

M. LOUIS BARTHOU REMPLACE M. ALEXANDRE RIBOT AU QUAI D'ORSAY

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2535. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mercredi
24
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. Tél. Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

VICTOIRE FRANÇAISE AU CHEMIN DES DAMES 3 kil. 500 d'avance, 7.500 prisonniers, 25 canons capturés



LE GÉNÉRAL MAISTRE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

DU 23 OCTOBRE 1917

14 HEURES. ... CE MATIN, A 5 H. 15, APRES UNE PRÉPARATION D'ARTILLERIE QUI A DURÉ PLUSIEURS JOURS, NOS TROUPES SE SONT PORTÉES A L'ASSAUT DES PUISSANTES ORGANISATIONS ALLEMANDES DE LA RÉGION D'ALLEMANT ET DE LA MALMAISON.

SUR TOUT LE FRONT D'ATTAQUE, NOUS AVONS LARGEMENT PROGRESSÉ ET FAIT DE NOMBREUX PRISONNIERS.

23 HEURES. — Au nord de l'Aisne, l'attaque que nous avons déclenchée ce matin s'est développée dans des conditions extrêmement brillantes. En dépit du brouillard et de la pluie, nos troupes ont attaqué avec une fougue admirable les formidables organisations de l'ennemi défendues par les meilleures troupes de l'Allemagne et appuyées par une nombreuse artillerie. D'UN PREMIER ELAN, NOS SOLDATS ONT ENLEVÉ LA LIGNE JALONNÉE PAR LES CARRIÈRES DE FRUTY ET DE BOHERY. PEU APRES, LE FORT DE LA MALMAISON, AU CENTRE, TOMBAIT ENTRE NOS MAINS.

Poussant plus avant, nos troupes, après un combat acharné où elles ont fait preuve d'un mordant irrésistible, ont rejeté l'ennemi des carrières de Montparnasse, en partie défoncées par nos gros obus.

A gauche, notre progression se poursuivait avec le même succès. LES VILLAGES D'ALLEMANT ET DE VAUDESSON RESTAIENT EN NOTRE POUVOIR, TANDIS QU'A DROITE NOS SOLDATS PORTAIENT LEUR LIGNE SUR LES HAUTEURS DOMINANT PARGNY-FILAIN.

ENFIN, AU CENTRE, NOS TROUPES, BOUSCULANT LES RESERVES FRAICHES DE L'ADVERSAIRE, S'EMPARAIENT DE HAUTE LUTTE DU VILLAGE DE CHAVIGNON. SUR CE POINT, NOTRE AVANCE ATTEINT 3 KILOMETRES ET DEMI EN PROFONDEUR.

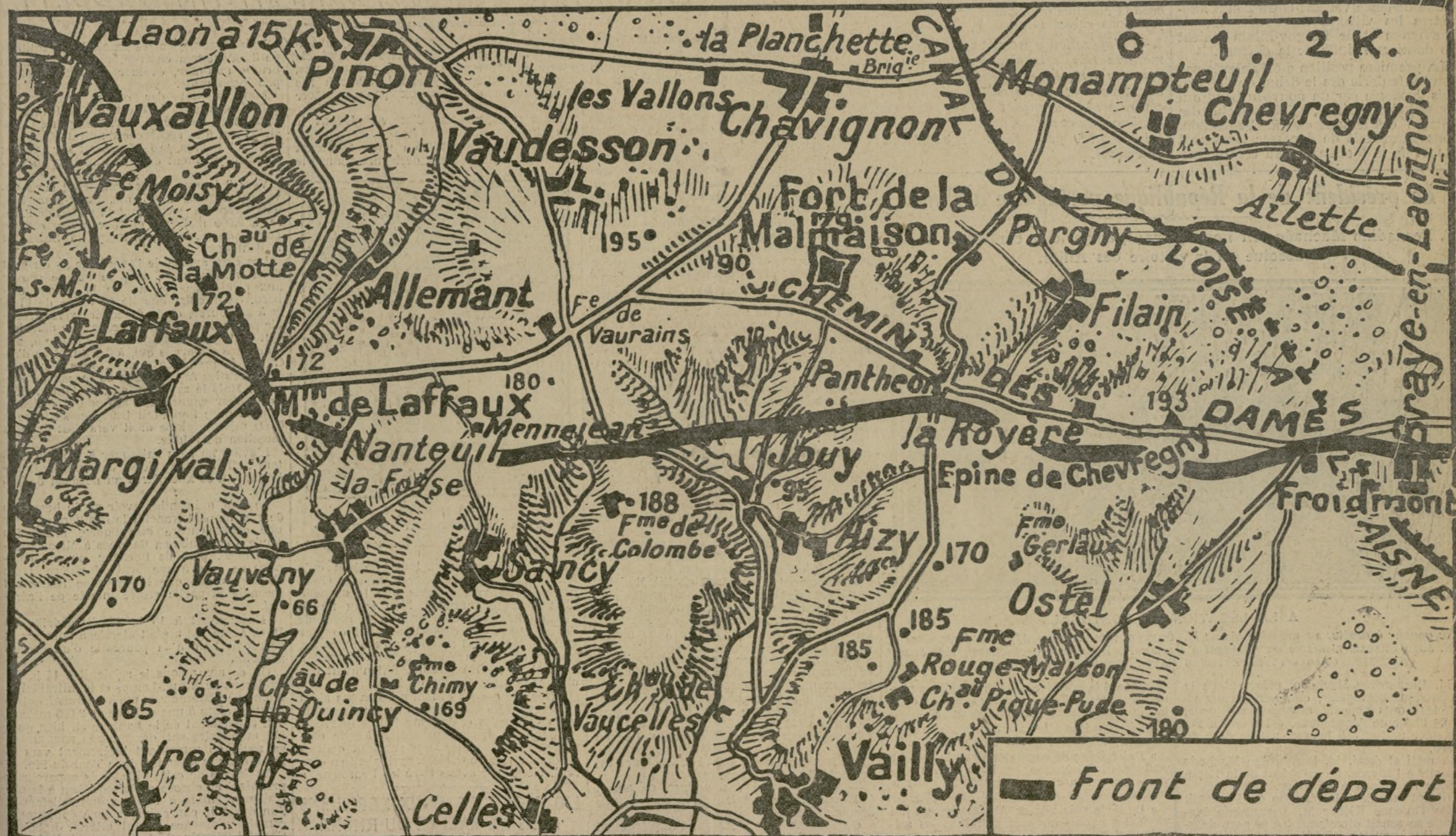
Les pertes subies par l'ennemi au cours de cette journée de lutttes ont été considérables et s'ajoutent à celles que lui a causées notre préparation d'artillerie.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS ACTUELLEMENT DENOMBRES DEPASSE 7.500. Dans l'énorme matériel capturé, nous avons compté 25 canons lourds et de campagne.

Malgré le temps très défavorable, l'aviation a assuré de la façon la plus audacieuse les missions qui lui incombait, les appareils volant à 50 mètres au-dessus des lignes.



LE GÉNÉRAL BRISSAUD-DESMALLET



CARTE MONTRANT LE FRONT DE DÉPART DE L'ATTAQUE ET LE TERRAIN DES OPÉRATIONS

L'opération, que précédait depuis plusieurs jours une formidable préparation d'artillerie, s'est développée d'une manière tout à fait satisfaisante pour nos armes. L'armée que commandait le général Maistre, et dont faisaient partie les vaillants chasseurs du général

Brissaud-Desmallet, s'est emparée des crêtes qui dominaient nos positions et a conquis plusieurs villages, malgré la résistance acharnée des troupes d'élite de l'armée allemande. Aujourd'hui, grâce à ce superbe effort, nous avons vue sur la plaine et la ville de Laon.

BRILLANTE VICTOIRE FRANÇAISE AU NORD DE L'AISE

PLUS DE 7.500 PRISONNIERS

Nos troupes enfoncent les corps d'élite de l'armée allemande, enlèvent la ligne de crêtes d'où l'on a vue sur Laon et s'emparent du fort de la Malmaison, ainsi que des villages d'Allemant, de Vaudesson et de Chavignon, et de nombreuses organisations fortifiées.



LE CHAMP DE BATAILLE VU PRÈS DE L'ÉPINE DE CHEVRENGY

Voici une vue du champ de bataille prise non loin de l'Épine de Chevrengy. Au premier plan, un avion ennemi gît, abattu il y a quelques jours, entre les lignes française et allemande. Au fond, on aperçoit le fort de la Malmaison.

Le violent bombardement de notre artillerie qui depuis plusieurs jours était signalé au nord-est de Soissons, et dont nos reconnaissances avaient permis de constater l'efficacité, a été suivi hier matin d'une attaque qui s'est développée sur un front de plus de 8 kilomètres, depuis le secteur de Laffaux jusqu'à celui de la Royère, avec un succès complet.

Sur tout ce front, notre ligne était restée en deçà de la ligne de faite, où passent, entre le moulin de Laffaux et la ferme Vaurain, la route de Laon et plus à l'est, le chemin des Dames.

Ces positions dominantes ouvraient à l'ennemi des vues sur nos tranchées et nos voies de communication jusqu'à l'Aisne; passées en notre pouvoir, elles devaient nous permettre de tenir à notre tour sous nos feux tous les ouvrages de l'ennemi, ses points de rassemblement et ses cantonnements dans la haute vallée de l'Ailette, jusqu'à la plaine de Laon.

C'est pourquoi les Allemands avaient très fortement organisé la défense de cette partie du plateau. Deux lignes de tranchées, soutenues par de formidables redoutes établies dans des carrières abandonnées, de part et d'autre du chemin des Dames et de la route de Laon, formaient la première position, appuyée en arrière au village d'Allemant, au fort de la Malmaison et au village de Pargny; à une distance variant entre 2 et 3 kilomètres les villages de Vaudesson, de Chavignon et de Pargny-Filain étaient les derniers réduits de la défense.

La première position a été enlevée par notre infanterie dès le début de l'action, puis dépassée par un nouveau bond qui nous rendait maîtres, à l'aile gauche, des villages d'Allemant et de Vaudesson, nous permettant de dépasser largement le fort de la Malmaison au centre, jus-

qu'au village de Chavignon et à la briqueterie qui le prolonge à l'est: ces deux positions donnent des vues directes sur Laon. La résistance de l'ennemi a été particulièrement vive à l'aile droite, mais n'a pu empêcher la progression de nos héroïques soldats jusqu'aux lisières de Pargny-Filain.

Plus de 7.500 prisonniers, dénombrés jusqu'ici, et 25 canons lourds pris à l'ennemi attestent la vigueur de l'assaut et l'importance de la progression qui atteint, au centre de la ligne d'attaque, 3 kilomètres.

L'opération qui vient d'être exécutée présente le même caractère que celles qui nous ont livré successivement toutes les positions de la défense de Verdun, sur la rive droite, puis sur la rive gauche de la Meuse.

L'objectif en était exactement déterminé, ce qui avait permis une préparation parfaite. L'exécution fait le plus grand honneur à la vaillance de nos soldats, commandés par un chef énergique et expérimenté, le général Maistre.

Jean VILLARS.

a confirmé le succès remporté par nos armes, hier matin, dans la direction de Laffaux. Il a donné les précisions suivantes:

— L'opération s'est développée d'une manière très satisfaisante. Nous nous sommes emparés des crêtes qui nous dominaient et avons même atteint des contre-pentes, avançant sur un front de 8 kilomètres et sur une profondeur de 3, faisant 3.000 prisonniers et capturant 19 canons.

Le président de la République portugaise à Paris

M. Bernardino Machado, en nous quittant, emporte la confiance la plus absolue en la victoire des Alliés.



A LA LÉGATION DU PORTUGAL

De gauche à droite, au premier plan: M. SOARES, ministre des Affaires étrangères; M. JOAO CHAGAS, ministre du Portugal à Paris; M. BERNARDINO MACHADO, M. JOAO CHAGAS et M. AFFONSO COSTA, président du Conseil.

M. Bernardino Machado, président de la République portugaise, qui, après avoir visité les fronts français, anglais et portugais, a été l'hôte de l'Angleterre, est arrivé à Paris, hier matin, à 9 heures, par la gare du Nord.

A midi et demi, M. Bernardino Machado est allé à l'Élysée. Le président de la République l'a retenu à déjeuner.

Il vint ensuite à la légation du Portugal, de l'avenue Kléber. M. Bernardino Machado se rendit directement à la gare d'Orsay. Il y avait été précédé par M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, et M. William Martin, chef du protocole. Quelques minutes après arrivait le président de la République, accompagné du général Duparc et le commandant Vallières.

A 4 heures exactement, le train spécial

emmenant le président de la République portugaise, MM. Affonso Costa et Soares quitta la gare à destination de Lisbonne.

M. Bernardino Machado a bien voulu nous faire les déclarations suivantes:

« J'ai été fier de constater dans le secteur portugais la discipline, l'entrain de nos braves « serranos » et leur foi absolue dans le succès.

« De là je suis allé en Angleterre, où j'ai visité les camps où sont entraînés les soldats portugais. J'y ai été l'hôte du roi George et de la reine, j'emporte de leur charmant accueil un souvenir inoubliable.

« Après avoir passé une journée auprès du roi Albert de Belgique, je rentre à Lisbonne, plus que jamais assuré de la victoire certaine des Alliés. »

LE REMANIEMENT MINISTÉRIEL SE RÉDUIT AU REMPLACEMENT DE M. RIBOT PAR M. BARTHOU QUI PASSE AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le ministère, ainsi remanié, se présentera demain devant la Chambre. — Il sera interpellé par M. Augagneur.

Ainsi que nous l'avions laissé prévoir, le remaniement ministériel opéré par M. Painlevé, en présence du refus du président de la République d'accepter la démission collective du cabinet, s'est borné au remplacement de M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, dont la démission a été acceptée, par M. Louis Barthou, ministre d'État, ancien président du conseil, ancien président de la commission des affaires extérieures. Le décret relatif à cette nomination a été soumis hier, à deux heures et demie de l'après-midi, à la signature du président de la République.

M. Ribot, qui avait tout d'abord refusé de donner sa démission, se réserve d'expliquer devant le Sénat, lorsque les circonstances le permettront, les raisons de son attitude.

Nous croyons savoir que M. Painlevé a demandé à M. Viviani d'accepter le poste de ministre d'État laissé vacant par l'attribution à M. Barthou du portefeuille des Affaires étrangères. M. Viviani aurait décliné cette offre.

Le cabinet se présentera ainsi demain devant les Chambres.

Il n'y aura pas de déclaration ministérielle, le remaniement opéré ne modifiant en rien son programme. Le président du conseil se tiendra toutefois à la disposition de la Chambre pour répondre à toute demande d'interpellation.

M. Augagneur a annoncé, en effet, son intention d'interpeller sur « les raisons qui ont amené le président du conseil à se séparer de son ministre des Affaires étrangères ». On prête la même intention à M. Charles Benoist.

Dans les groupes

Dans le courant de l'après-midi, alors qu'il tenait une réunion, le groupe socialiste a été avisé, hier, du remplacement de M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, par M. Barthou.

Examinant les nécessités d'action que lui crée la situation politique générale, le groupe a décidé la nomination d'une commission permanente, composée de MM. Marcel Cachin, Hubert Rouger, Mayéras, Mistral, Renaudel, Marcel Sembat et Albert Thomas, qui a été chargée de préparer en toutes circonstances ses travaux et ses décisions.

Le comité directeur et le groupe du parti radical et radical-socialiste avaient tenu, dans la matinée, une réunion à laquelle assistaient les ministres et sous-secrétaires d'État radicaux-socialistes. Ceux-ci avaient mis leurs collègues au courant de la situation ministérielle.

Une séance de cinq minutes

La Chambre a tenu hier une séance de pure forme qui n'a pas duré plus de cinq minutes.

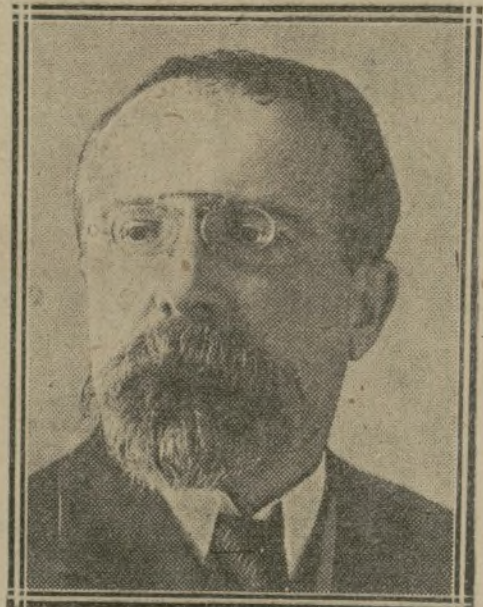
Après la validation des désignations des groupes pour la nomination des membres de la commission de contrôle et de membres de quatre grandes commissions permanentes ou des vacances s'étaient produites, aucun ministre ne se trouvant au banc du gouvernement, elle s'est ajournée à demain jeudi, sur la proposition de son président.

Et le vide se fit aussitôt dans l'hémicycle, qu'avait envahi un flot de députés qui s'entretenaient de la situation ministérielle et qui regagnèrent les couloirs, où les conversations continuèrent, bruyantes et animées.

Un projet d'emprunt sera déposé aujourd'hui

Les ministres se sont réunis en conseil à l'Élysée, hier soir, à six heures, sous la présidence de M. Poincaré.

Le ministre des Finances a fait connaître au conseil le projet d'emprunt qu'il a pré-



M. LOUIS BARTHOU
(Phot. Henri Manuel.)

paré. Le conseil l'a autorisé à le soumettre sans délai aux Chambres.

Sur la proposition du ministre de l'Agriculture, et en vue d'accroître les surfaces, emblavées, le conseil a décidé que le prix du blé récolté en France en 1918 ne sera pas inférieur à 60 francs.

La taxe du blé de la récolte de 1917 est maintenue au prix de 50 francs.

Des mesures seront prises pour qu'aucune fraude n'ait lieu par la substitution du blé d'une année à celui de l'autre et pour que la taxe des céréales secondaires soit strictement appliquée.

LE RÉCIT DU CHASSEUR QUI, PARTI POUR TUER QUELQUES PERDREAUX, EUT L'HEUREUSE SURPRISE D'INSCRIRE A SON TABLEAU UN ZEPPELIN

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

SERQUEUX (Haute-Marne), 23 octobre. — Voici quelques détails qui rectifient certains points des renseignements donnés sur la capture du L-49.

Il était 5 h. 30 du matin lorsque le lieutenant aviateur Lafargue, chef de patrouille de l'escadrille fameuse cantonnée à C., fut averti que deux zeppelins étaient signalés dans la direction d'Épinal. Le brouillard était très épais. Malgré les circonstances défavorables, le lieutenant donna l'ordre du départ. Cinq avions prirent le vol. Ils firent bientôt le signal qu'ils avaient aperçu les appareils ennemis. Ceux-ci étaient à environ 5.200 mètres de hauteur; ils les dépassèrent de trois cents mètres et ouvrirent le feu sur le L-49. Ils ne cessèrent le combat que lorsqu'ils purent se rendre compte qu'il avait été contraint d'atterrir.

Le lieutenant Lafargue se remit aussitôt à la poursuite du second zeppelin, le L-50, qui était alors à 5.000 mètres. Mais il fut obligé d'abandonner, n'ayant plus d'essence, et sa mitrailleuse étant épuisée. C'est alors qu'il atterrit à Montigny-sur-Vaujeanne, à 45 kilomètres de Dijon.

Nous avons pu nous entretenir avec les premiers témoins de l'atterrissage forcé du L-49: MM. Berneland-Bercand, Lannes, Boiteux, Floriot-Prot, Dagrenat et Ménétrier-Jolivet, tous cultivateurs de la commune de Serqueux (Haute-Marne).

— Nous étions occupés à travailler dans nos champs, nous dit l'un d'eux, lorsque, vers huit heures et demie du matin, nous avons entendu au-dessus de nos têtes le roulement de moteurs. Ayant levé les yeux, nous aperçûmes distinctement cinq avions qui donnaient la chasse à un gigantesque appareil aérien. Il n'y avait pas d'erreur possible: c'était un zeppelin.

« Subitement le monstre s'abattit. Il n'était pas à plus de 20 mètres de hauteur, toujours harcelé par nos aviateurs. Il réussit cependant à atterrir dans un ravin, une extrémité du côté de la rivière, l'autre à 50 mètres de nous.

« Vite nous sommes accourus. Parmi nous se trouvait « Bourbaki », de son vrai nom Boiteux, un vieux chasseur qui ne va jamais au champ sans emporter son fusil. C'est grâce à sa présence d'esprit que le zeppelin n'a pas été incendié. »

Nous avons félicité M. Boiteux de son sang-froid et de son attitude courageuse, mais, très modeste, le brave cultivateur s'est contenté de nous répondre:

— N'importe qui, à ma place, en aurait fait autant. J'ai simplement accompli mon devoir.

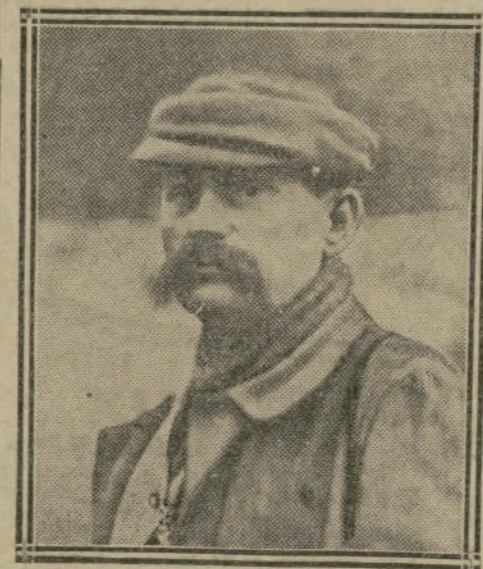
Il nous conduisit alors sur l'emplacement où s'opéra l'atterrissage.

— Vous me voyez tout heureux, aujourd'hui, nous dit-il, chemin faisant. J'ai justement reçu la visite de mon fils, instituteur, qui, comme moi mobilisé au début de la guerre, a été blessé, puis versé dans l'auxiliaire, et enfin mis en sursis pour

reprendre son métier à l'école. Quant à moi, j'appartiens à la classe 88, j'ai été rendu à la terre, et je ne pensais pas, après avoir déposé le label, avoir à me servir de mon lefaucheur pour meubler des boches.

Mais nous venions d'arriver devant le zeppelin.

— Tenez, ajouta-t-il en nous montrant du doigt une légère déchirure dans le



M. BOITEUX

QUE SES AMIS APPELLENT « BOURBAKI »
(Photo prise hier par notre envoyé spécial.)

corps du ballon, voici tout le dégât qu'a fait le pistolet de l'officier allemand. C'est, paraît-il, un vrai miracle que le zeppelin n'ait pas été incendié. Mon sang ne fit qu'un tour lorsque je surpris le geste de l'Allemand. Je le couchai aussitôt en joue tout en lui criant: « Si tu recommences, je tire ». Il jeta de suite son pistolet à terre et fit: « Kamerad ». S'il n'avait pas obéi, je le tuais comme un lapin.

« Nos camarades et moi nous avons alors « débarrassé » les hommes de l'équipage de leurs vêtements et de leurs boîtes fourrées.

« Pendant que nous procédions à cette opération, nos aviateurs, qui venaient d'atterrir dans un champ voisin, arrivaient en courant. Nous leur avons livré les Prussiens. »

L'ODYSSÉE DE DEUX ZEPPELINS DANS LA VALLÉE DU RHONE

LYON, 23 octobre. — C'est vers 7 heures du matin que la ville de Lyon était informée, samedi, de la présence d'un zeppelin sur Maçon semblant se diriger vers la préfecture du Rhône en suivant le cours de la Saône.

Le dirigeable, qui se tenait à une altitude de 3.500 mètres environ, semblait, dans la brume matinale, évoluer de façon quelque peu incertaine.

Mais bientôt des ordres parvenaient, vers 7 heures 30, à l'escadrille de D.C.A. de Lyon, dont les avions de chasse prirent aussitôt l'air, à la recherche du pirate.

Vers 8 heures, le L-45 passait sur Lyon et fuyait rapidement dans la direction du sud-ouest.

Vers 9 heures, le zeppelin était successivement signalé à Vienne, Saint-Marcellin, puis Grenoble, remonta la vallée de l'Isère, à 3.000 mètres d'altitude, avec, comme points de direction, Annecy, la Suisse et l'Allemagne.

Les cinq avions de l'escadrille se dirigèrent droit vers Annecy, dans le but de couper aux pirates le chemin de la Suisse d'abord, de prendre ensuite la vallée de l'Isère à sa source, et de descendre vers Grenoble pour attaquer le dirigeable et le détruire.

Il est rejoint, au-dessus de Bourgoin, par un de nos appareils qui, à 3.000 mètres d'altitude, le prend en chasse, vers 9 heures, à travers les Alpes, jusqu'au massif du Pelvoux. Mais le zeppelin, se délestant rapidement pour gagner de l'altitude et éviter le contact avec l'appareil français, se hisse à 6.000 mètres, pique droit vers l'est dans la direction de l'Italie.

L'avion ne peut l'attaquer à pareille hauteur: il atterrit donc à Saint-Jean-en-Royans, à 30 kilomètres au nord-est de Valence.

Le L-45, qui semble avoir perdu beaucoup de gaz, ne peut franchir la frontière et, pour une cause encore inexpliquée, prend feu soudain et tombe en flammes à Mison (Basses-Alpes), près de Laragne, où son équipage se rend à une brave fermière, Mme Dupont, après que le capitaine Keller ait incendié la partie restée intacte de l'aéronef.

Exactement à 13 h. 12, l'escadrille de D.C.A. de Lyon était alertée à nouveau et reprenait l'air à la poursuite d'un second zeppelin.

Un de nos avions le rejoignit à 14 h. 45, au-dessus de Grand-Lemps et le mitraillait à moins de 1.000 mètres; mais l'aéronef, qui se trouvait alors à une altitude de 2.000 mètres, prit rapidement de la hauteur et, bien qu'il fût manifestement désarmé, poursuivait sa route en remontant légèrement vers le nord, dans la direction de la Tour-du-Pin.

Au-dessus de cette ville, trois appareils le prirent en chasse et l'attaquèrent à la mitrailleuse, mais à assez grande distance; l'un d'eux le poursuivit jusqu'à épuisement complet d'essence et dut atterrir à Saint-Christol (Vaucluse). A ce moment, l'aéronef roulait et tangait fortement au gré du vent, qui soufflait par rafales.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES COURS

— S. M. la reine d'Italie est de retour au Quirinal, ainsi que les jeunes princes.

CORPS DIPLOMATIQUE

— L'Hon. sir Lancelot Carnegie, ministre d'Angleterre en Portugal, vient d'arriver à Londres.

INFORMATIONS

— Sont en ce moment à Biarritz : duc d'Albe, duchesse de Plasencia; princesse d'Albe, d'Albuquerque, baron et baronne Napoléon Gourgaud, comte et comtesse d'Arge, Mme de Macedo, comte de Penha-Longa, MM. Errazu-Arnavici.

— L'Y. M. C. A. de l'avenue Montaigne a offert hier soir aux soldats de l'armée des États-Unis en France un très beau concert au cours duquel la grande cantatrice Mme Félia Litvinne, M. Charles Hubbard, le ténor apprécié de l'Opéra de Boston, et M. Nissotti, violon solo des concerts de Monte-Carlo, se sont fait entendre et ont été chaleureusement applaudis.

— Le vice-amiral Didot, gouverneur du Havre, a remis la plaque de commandeur de la Légion d'honneur au général Nicholson, qui commande la base britannique; au major Bleaser et au major Jacotin. La croix de chevalier a été décernée au médecin-major Lexce, au capitaine Astone, aux sous-lieutenants Malin et Arrigues, ainsi qu'au maître-pilote Alan, du torpilleur 278.

— L'Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la patrie (10, rue Laffitte) organise pour le 2 novembre, à 3 heures, une cérémonie qui aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Louis Barthou.

— Entrée gratuite. On peut se procurer des cartes au siège de l'Union, de 10 heures à midi et de 2 heures à 5 heures.

NAISSANCES

— La comtesse du Plessis d'Argentré, née de Montesson, est mère d'un fils, qui a reçu le prénom d'Honoré.

— La comtesse de Boissel, née de Gennes, a donné le jour à une fille, appelée Gillette.

— Mme Henri Carpentier de La Motte a mis au monde un fils, Jacques.

MARIAGES

— On annonce le mariage du comte Jacques-Gratien de France de Tarsant, capitaine d'état-major, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils du comte de France de Tarsant et de la comtesse, née Péruy, avec la comtesse de Virel, née Marguerite Bagot de Blanchecoudre, fille de M. Henry de Blanchecoudre, décédé, et de Mme, née Goury du Roslan.

— Nous apprenons les fiançailles du capitaine Aimé de La Grange, de l'état-major des troupes coloniales, avec Mlle Yolande de Mousac, fille de M. Auguste de Mousac, conseiller municipal de Montmorillon.

— En la cathédrale d'Evreux, Mgr Dechelette a béni le mariage du sous-lieutenant Claude Vigy, du 55^e bataillon de chasseurs à pied, fils du général et de Mme Vigy, avec Mlle Yvonne Coudin, fille du commandant Coudin, chef d'état-major de la 2^e division d'infanterie, et de Mme, née Véron.

DEUILS

— On annonce que le fils unique de lord Duxton a été tué, le 9 octobre, en combattant sur le front.

— Dernièrement a été célébré, en l'église de Lormes, un service solennel pour le repos de l'âme de M. Guy de Morant, du 14^e d'infanterie, tombé à Avocourt, le 1^{er} août, à l'âge de vingt ans. C'est le quatrième du nom qui meurt pour la France.

— Nous apprenons la mort :

— Du chef de bataillon vicomte Louis de Kérautem, tombé glorieusement devant Verdun, fils du vicomte Arthur de Kérautem et de la vicomtesse, née Villatier; il avait épousé Mlle de La Bassettière, fille de l'ancien député de la Vendée, et laisse trois jeunes fils; De M. Georges Duilleul, conseiller maître honoraire à la Cour des comptes, ancien censeur à la Banque de Paris, décédé à l'âge de soixante-quinze ans;

— De M. Emmanuel Halgan, sénateur de la Vendée, qu'il représentait depuis 1885 à la Haute Assemblée. M. Emmanuel Halgan était âgé de soixante-dix-huit ans;

— De Mme Eugène Guiter, née Delachenal, qui a succombé au château de Miolans (Savoie), âgée de quatre-vingt-trois ans. Veuve de l'ancien préfet de la Savoie, elle était la mère du docteur Guiter, chevalier de la Légion d'honneur, médecin-consultant à Cannes et de Mme Félix Soupault;

— Du capitaine d'infanterie du Souich, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre. Récemment rapatrié d'Allemagne comme grand blessé, il a succombé aux suites de ses blessures;

— Du lieutenant Eugène Berger, chef de section dans un groupe de bataillons d'Afrique faisant campagne au Maroc, fils de M. Philippe Berger, membre de l'Institut. Engagé dans un régiment d'infanterie comme simple soldat au début des hostilités, il avait conquis ses grades au feu;

— De M. Raimond Hulin, chevalier de la Légion d'honneur, ancien chef de bureau des cartes et plans à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Il était le beau-père de M. Groszoz, secrétaire du Jockey Club;

— Du savant professeur Dastre, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, mort des suites d'un accident d'automobile, âgé de soixante-treize ans. Auteur de nombreux ouvrages scientifiques, M. Dastre faisait autorité en matière de physiologie et ses découvertes ont rendu son nom célèbre;

— De Mme Deschamps, mère de M. Eugène Deschamps, agent de change, et de M. Henry Deschamps, avoué, décédée à Orléans des suites d'un accident d'automobile.

BIENFAISANCE

— Le Comité France-Amérique organise pour la fin du mois une grande manifestation de charité où seront exposés des tableaux, dessins, photographies et divers documents qui prouveront l'efficacité de l'aide apportée par les colonies de l'Amérique latine aux victimes de la guerre.

Cette documentation sera complétée par les photographies des hôpitaux ou ambulances créés et offerts par de généreuses personnalités.

Cette exposition aura lieu, 136, avenue des Champs-Élysées.

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser : 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

SAVEZ-VOUS ce que c'est que le malthusianisme économique ? C'est un mot qui a fait fortune, et qui, malheureusement, représente une tendance de l'esprit français.

Le malthusianisme économique consiste à en faire le moins possible, tout en se faisant payer le plus cher possible. Si l'on veut, c'est exactement le contraire du principe commercial des grands magasins. Et, en le pratiquant, on ne fait que de petites affaires.

Pendant ce temps-là, on en veut à ceux qui en font de grandes. Quelquefois, on y met un patriotisme légitime. On déclare que jamais, jamais, on n'achètera plus rien à ces sales Boches, qui ne malthusianisent ni en industrie, ni en d'autres choses. Nobles résolutions ! Mais, hélas !... « De belles dames, a écrit notre Henri Hauser, l'un des hommes du monde qui connaissent le mieux en France les questions économiques, en prenant le thé ou le chocolat de cinq heures, prêtent le serment d'Annibal de ne jamais se servir de produits allemands ou de produits dans la composition desquels entrerait quelque chose venant d'Allemagne. Elles prononcent d'ailleurs ce serment sur une cuiller pour la fusion de laquelle a servi du charbon allemand, et sur un verre à liqueur où le même charbon allemand s'est incorporé à la potasse germanique. »

On ne saurait critiquer plus spirituellement cette politique stérile de pure abstention. C'est très bien de ne pas vouloir se servir de produits allemands, ce désir est louable; mais on n'y parviendra pas si nous n'arrivons pas à fabriquer, à vendre et à exporter. — on ne peut fabriquer à bon marché qu'à la condition de fabriquer beaucoup, c'est-à-dire d'exporter — les choses que nous ne voulons pas acheter aux Allemands. Sinon les produits boches, refusés à la porte, passeront par la fenêtre et entreront chez nous plus ou moins maquillés.

Et, si l'on veut réussir, il ne faut pas disperser l'effort. Il faut viser un certain nombre d'industries, les développer uniquement, avec acharnement, ne les protéger par des droits de douane qu'au début, puis baisser ces droits de douane parce que la concurrence entretient l'activité, et que d'ailleurs les pays étrangers mettraient réciproquement des barrières entre eux et nous.

Parmi les industries qu'on peut espérer voir se créer en France, il y a presque sûrement l'industrie chimique. Nos usines d'explosifs ont pris une extension formidable. Entre la fabrication de l'explosif et celle des produits chimiques de la paix — produits destinés à la teinturerie, etc. — il n'y a qu'une nuance dans l'appropriation du matériel. L'évolution est relativement facile. Tout porte à croire qu'elle se fera. Mais notre industrie du fer doit prendre, elle aussi, une grande extension — à condition que nous reprenions l'Alsace-Lorraine et le bassin de Briey, actuellement occupé par les Allemands. Sur un peu plus de 26 millions de tonnes de minerai de fer extraites en 1913 de l'Empire allemand, 21 millions venaient de la Lorraine annexée et de l'Alsace ! En ajoutant ces quantités aux 22 millions de notre extraction d'avant la guerre, on dépasserait, pour la France de demain, 42 millions de tonnes, tandis que l'extraction allemande tomberait à 7 millions !

Et c'est encore une raison pour reprendre l'Alsace-Lorraine : il ne peut pas, il ne doit pas y avoir de paix sans ça !

Pierre MILLE.

Pour s'amuser en société

Les multiples affaires en cours ont du moins l'avantage de fournir aux revuistes et autres gens d'esprit de faciles calembours et d'aisés à-peu-près.

Notons quelques-uns de ceux qui ont vu le jour jusqu'à présent.

Nous les entendrons beaucoup dans les revues de cet hiver et même dans les conversations.

Le commandeur Cavallini, le premier, a appelé Bolo Rocambo.

Nous avons eu depuis : Bolo Beseff et Macach Bolo.

On donne cette devise au capitaine Bonchardon : Sic Bolo, sic jubeo.

On caractérise ainsi toutes ces histoires de trahison : A Bolo disce omnes.

On demande : Comment Bolo est-il allé de Fresnes à la Santé ? — Réponse : En Landau.

Le député de Loudéac, ayant froid, réclame un supplément de couvertures. — C'est bien naturel.

Et cela continuera jusqu'à ce que la justice ait fini avec ces choses autrement que par des chants et des apothéoses.

Suite de la suite à la suite...

La météorologie étant une science d'observations, notons une fois de plus ce phénomène : dimanche, il a fait un temps charmant ; le soleil n'arrivait pas tout à fait à percer la brume légère, mais il souriait sous son voile de la façon la plus caressante.

Lundi, la brume s'est résolue en quelques gouttelettes qui ont à peine mouillé les trottoirs.

Mais, ce même jour, les troupes franco-britanniques attaquaient à nouveau en Flandre.

Aussi, hier mardi, Paris s'est-il éveillé sous une pluie qui paraissait devoir continuer toute la journée.

Mais, à trois heures vingt, au moment même où l'on affichait à la Chambre le communiqué annonçant les résultats heureux de l'offensive de l'Aisne, un rayon de soleil pénétra tout à coup dans la salle des Pas-Perdus.

Ce ne fut qu'un sourire fugitif et la pluie recommença.

La canonnade, oui ou non, fait-elle, pleuvait ?

LA RESURRECTION DU FEU

N'étaient l'admirable *Roman de la Grande*, de d'Annunzio, et l'œuvre célèbre de Henri Barbusse, ce petit article se fût certainement intitulé : *Le Feu*. Mais loin de moi la pensée de m'approprier, même pendant un jour, pour en couronner une mine chronique, le nom commun, masculin, singulier, à jamais — et à deux reprises — illustré par le génie latin.

Le Feu, de Barbusse, demeurera comme le livre de la guerre contemporaine, tandis que, dans *Il Fuoco*, le maître italien a fait en quelque sorte la synthèse de l'amour-passion. Ce sont-là des sujets trop grandioses pour que je me permette, en un si petit espace et surtout après de tels écrivains, de les effleurer. Je me propose seulement aujourd'hui de vous entretenir de la renaissance du feu de bois.

Un pareil thème est — c'est le cas de le dire — d'une brûlante actualité. Car le feu de bois, supplanté depuis quelques années par le calorifère, vient de faire, sous le manteau de la cheminée, une rentrée très remarquable.

Le progrès ne cessant de progresser à notre époque, c'est-à-dire d'imposer ses dernières créations, il avait eu facilement raison de la flamme traditionnelle. Le chauffage central, partout substitué à celle-ci, régnait en maître. A tous les foyers, le tablier de l'âtre s'était rendu sans conditions. Les confidences à mi-voix ne s'échangeaient plus qu'au coin du radiateur. Et c'est devant une bouche de chaleur grillagée qu'à la veille de Noël les tout-petits s'alignaient méthodiquement des chaussures non encore nationales.

Mais voilà que notre ministère des Restrictions croit devoir, pour pallier à la crise imminente du charbon, interdire jusqu'au 1^{er} novembre l'allumage des calorifères. Et les propriétaires de la seconde, dans l'application de cette mesure, avec une patriotique docilité et un empressement diabolique. D'où résurrection du feu, sous les auspices de M. Maurice Long, car le froid automnal n'a pas attendu, pour se mettre de la partie, la date fatidique de la Toussaint. Dans les cheminées longtemps désaffectées, pétillait le feu de bois de notre enfance. La flamme rose adhérait aux sarmants en arabesques dévorantes. Elle donne une chaleur très suffisante et un sujet de conversation.

Et voilà un petit événement parisien qui a son importance ! Le « foyer » n'est-il pas, en effet, le symbole représentatif de toutes sortes de principes salutaires et de vertueuses généralités ? Depuis quelques jours, l'on voit tous les membres d'une même famille, habituellement disséminés aux quatre coins de l'appartement, se rassembler affectueusement devant l'âtre, afin de se chauffer en commun. Excellente habitude ! et qui ne peut qu'affermir l'union sacrée entre individus d'une même race.

Au fait, pourquoi les textes militaires parlent-ils toujours de « renvoyer un homme dans ses foyers » ? Les autorités compétentes sup-

posent-elles donc que, forcément, chaque permissionnaire a plusieurs ménages ?

Tout à l'heure, en tisonnant vainement les quelques bûches rébarbatives qui composent mon petit feu de joie, je plaignais rétrospectivement les Vestales chargées d'entretenir professionnellement le Feu Sacré. Ces honorables Romaines passaient avec la déesse un bail de trente ans; elles faisaient vœu de chasteté et s'engageaient solennellement à veiller sur la flamme du temple, dont elles répondaient sur leur vie. Moyennant quoi elles avaient droit à la considération publique et à des places réservées aux jeux du Cirque. Que ne ferait-on pas pour obtenir des billets de faveur ? Tout porte à croire néanmoins que, prévenues de l'horrible supplice qui les attendait, en cas de négligence ou de sensibilité, elles allaient répétant sans cesse : « Il ne faut pas jouer avec le feu ! » — SIMONE DE CAILLAVET.

Les rayons X et les cigares

Les rayons X étendent leur champ d'action en dehors de la médecine et l'on annonce d'Angleterre qu'ils rendront désormais les plus grands services en sidérurgie. Avec un nouveau type de tube, un rayon particulièrement puissant permettra d'examiner l'acier dans la masse et de découvrir ses plus minimes imperfections à travers quatre pouces d'épaisseur.

Ceci n'intéresse guère que les métallurgistes, mais un autre type de rayons ravira une catégorie plus nombreuse de gens : celle des fumeurs.

Placés sur une plate-forme mobile, les boîtes de cigares seront débarrassées en un clin d'œil des insectes et des végétations qui peuvent vivre aux dépens des feuilles de havane.

Les pachas n'offriront plus à l'avenir que des cigares stérilisés, et leurs hôtes ne courront plus le risque — d'ailleurs assez anodin — de fumer des ailes de papillon.

Méfiance

Le journal *Paris-Genève* a été récemment fondé dans cette dernière ville pour défendre les intérêts allemands et combattre la cause des Alliés. Ce journal, pour faire patte de velours comme il convient, a voulu s'orner de littérature française et a demandé à la Société des Gens de lettres de lui faire un traité.

Mais, sans attendre la réponse, il a commencé à publier des œuvres de nos meilleurs conteurs, notamment *Amour, Amour* de M. Pierre Veber.

Celui-ci s'est empressé d'adresser une réclamation à M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres.

— On n'aurait qu'à m'accuser d'avoir fait du commerce avec l'ennemi, sans le savoir ! disait-il.

Une intéressante nouvelle

Les magasins de nouveautés « A Pygmalion » annoncent pour le dimanche 28, lundi 29 octobre et jeudi 1^{er} novembre, leur exposition de Manteaux et Fourrures. Exceptionnellement les magasins seront ouverts les dimanche 28 octobre et jeudi 1^{er} novembre.

Envoi franco par la poste, sur demande, de l'encart illustré reproduisant quelques-uns des modèles mis en vente. Nos lectrices nous sauront gré de leur signaler cet encart spécialement réservé à la bonne et fidèle clientèle des magasins de « Pygmalion », encart qui oblige à chaque exposition un succès de plus en plus considérable.

LE PONT DES ARTS

Un des meilleurs correspondants de guerre de la presse mondiale est sans contredit M. Alejandro Sux, de la *Prensa* de Buenos-Aires. C'est, en outre, un poète et un nouvelliste plein de talent, auteur de contes américains très vivants, très bien écrits. On nous annonce qu'il publiera sous peu un ouvrage appelé : *Les Curiosités de la guerre*.

Une galerie de tableaux, du côté de l'Etoile, et qui a déjà fait d'intéressantes expositions de Carrière, de Guillaumin, de Constantin Guys, de Manzanara-Pissarro, se propose de nous montrer bientôt des Jongkinds. Pas moins de cinquante œuvres de ce merveilleux peintre de marines hollandais.

Il y a des gens qui collectionnent des tabatières. D'autres plus modestement des boutons d'uniformes. M. Louis Failou, directeur de la *Gibérie*, vient d'écrire un livre pour eux. De l'ancien régime à fin juillet 1914, il a passé en revue tous les boutons d'uniforme français. Plus moyen de traquer maintenant, messieurs du brio-brac.

LE VAILLEUR.

par Lucien Métivet.

PROPOS DU JOUR



— ... Et vous l'avez pris la main dans le sac ?
— Mieux que ça : le sac dans la main.

Ayuntamiento de Madrid

Voire intérêt
Voire santé
Voire sang
Voire vie
Voire bonheur
Voire avenir
Voire gloire
Voire honneur
Voire puissance
Voire richesse
Voire noblesse
Voire grandeur
Voire majesté
Voire splendeur
Voire gloire
Voire honneur
Voire puissance
Voire richesse
Voire noblesse
Voire grandeur
Voire majesté
Voire splendeur

LES PETITS MÉTIERS DE LA GUERRE (1)

Boudraud, l'ingénieur chimiste.

Licencié physique et chimie, Boudraud avait fait bravement, comme tout le monde, ses trois années de guerre dans les tranchées. Il y avait même gagné le grade de sergent et une blessure légère.

Jugeant qu'il avait rempli son devoir et gagné le droit de chercher ce que, en style militaire, on appelle une *affectation spéciale*, il demanda à être utilisé à l'arrière, selon ses capacités.

On lui offrit aussitôt une place de cantonnier, une autre de boucher et une troisième de sellier. Ces situations n'ayant que des rapports assez lointains avec la chimie, il les refusa et, agissant par ses relations — les Méridionaux ont le bras long — il obtint enfin d'être attaché tout en étant détaché au



L'«INGÉNIEUR CHIMISTE» DANS SON LABORATOIRE
(Dessin d'un de ses camarades du front, Roger Chancel.)

laboratoire d'une usine de gaz asphyxiants. Enfin il était à sa place ! Et on va voir que l'ingénieur soldat sait à merveille tirer parti de sa nouvelle situation.

— Viens me voir un de ces jours à Vincennes, me dit-il.

Naturellement, j'y cours. Boudraud me fit les honneurs de son laboratoire où il trône en maître, pour l'excellente raison qu'il y est tout seul.

C'est une petite baraque, perdue en plein bois, dans la zone militaire et où il n'est pas facile d'arriver, car des sentinelles la gardent soigneusement.

Je trouvais dans cet asile mon ami, en blouse blanche, évoluant au milieu d'un matériel imposant de fioles, de cornues, de fours et d'alambics. Il est, entre parenthèses, admirablement chauffé.

Il me reçut avec l'exubérance aimable d'un bon Marseillais qu'il est, et me demanda :

— Tu permets ?... Je finis une expérience... Il s'agit de faire entrer dans ce récipient que tu aperçois sur cette table une quantité de gaz suffisante pour tuer tout un régiment.

Je ne m'emus pas outre mesure, car je connais les exagérations habituelles de mon ami et, assis sur une chaise, j'assistai, paisible, à sa petite cuisine.

— Là ! ça y est ! s'écria-t-il, satisfait, au bout d'un moment.

Puis il donna libre cours à son enthousiasme patriotique.

— Crois-tu que ce n'est pas une satisfaction de travailler ainsi tranquillement dans une bonne petite cagna, en plein bois, aux portes de Paris, et de se dire que, par la

force seule de sa science, on contribue à assurer la victoire.

— Et sans danger, ajoutai-je.

Boudraud ne releva pas cette insinuation et continua :

— Sache encore, me dit-il, que je suis un profiteur de la guerre... Oui, et très honnêtement. D'ailleurs je vais t'expliquer. Tu vois sur cette corde ces dix-huit peaux de lapins qui se balancent harmonieusement au vent du soir ? Eh bien, ces peaux sont ma propriété. L'Etat n'a pas songé à me réclamer les dépouilles des animaux qui me sont octroyés afin que j'essaie sur eux l'efficacité de mes gaz. Je peux donc, licitement, en faire l'usage qui me convient. Je me suis abouché avec un important commerçant en loutres qui m'achète mes peaux à raison de vingt centimes pièce. Le lapin, paraît-il, se porte beaucoup cette année.

Je ne pus que m'incliner devant cette révélation, et je demandai :

— Combien te fais-tu ainsi par jour ?

— Cinq ou six francs, mais quand on lance un gaz nouveau on peut monter jusqu'à dix.

— Fichtre !

— Ce n'est pas tout, reprit l'ingénieur auxiliaire, je n'ai pas que les lapins, j'ai aussi les rats ; mais les rats me donnent plus de peine : il faut les chasser.

— Au piège ?... Au fusil ?

— Mais non, enfant !... avec mes gaz, toujours mes bons gaz. Je vais dans le bois, je trouve un nid, et vlan ! je jette une de mes fioles dedans. J'en tue ainsi des douzaines à la fois. Et comme l'autorité municipale veut se débarrasser de ces animaux qui pullulent, elle a décidé de donner deux sous par queue de rat apportée à la mairie. Cette chasse augmente encore sensiblement mes journées.

Après avoir un instant joui de mon admiration, Boudraud ajouta avec mélancolie :

— Le seul souci, ce sont les gardes du bois. Ils sont jaloux de moi, à cause de mes gaz, et, pour ne pas avoir d'ennui, je partage avec eux ; je leur donne un sou par queue. Ça complique ma comptabilité et diminue mes bénéfices.

J'en savais assez et me disposais à m'en aller en demandant :

— Viens-tu avec moi à Paris ? Ta journée est finie.

— Elle est finie à cinq heures pour le gouvernement, en effet, me répondit l'auxiliaire, mais c'est maintenant que je fais ma cuisine.



LA COMMISSION A LA CONCURRENCE
(Dessin de Roger Chancel.)

Et mon ami, s'asseyant devant sa table, ouvrit un grand livre et se mit à écrire : Trente queues de rats à 0 fr. 10 : 3 francs. Remise au garde : 1 fr. 50. Quarante-six peaux de lapins à 0 fr. 20 : 9 fr. 20.

Puis, ayant fait un rapide total, mon ami m'arrêta :

— Je vais avec toi, t'é... La journée est bonne : je te paye à dîner. — JULES CHANCEL.

LES LIVRES

GOUFFRES ET BRASIER, VERDUN, POÈMES, par Georges Grandjean, sous-lieutenant de zouaves.

D'abord, on félicitera le sous-lieutenant de zouaves pour son courage imperturbable. A défaut du myrte, réservé aux amants féconds des muses, on ornara sa chéchia de lauriers vainqueurs. Car, si scander des vers, appareiller des rimes au fond des « Gouffres » et des « Brasiers » de Verdun ne prouve pas, forcément, qu'on soit poète, cette haute maîtrise de soi, ce dédain rythmé de la mort attestent à un point éminent la sublimité d'âme du rimeur. Ainsi, au témoignage de Platon, Socrate, à la veille de boire la ciguë, apprenait la danse...

Comparés à la plupart de ceux qu'enfant dans le silence et la solitude de leur cabinet, bien meublé, étoffé, tapissé, étouffé, les lyriques professionnels, les poèmes de Georges Grandjean sont excellents. Si ces mâche-lauriers patentés le déniaient, il n'y aurait qu'à leur offrir le voyage de la tranchée.

On leur demanderait d'improviser. Oh ! une bagatelle ! Un sonnet ! Que dis-je, dans la buée perfide des gaz asphyxiants, dans le ronron coléreux des 105 et des 210 ! Après cette petite épreuve, ils auraient le droit de juger l'auteur de *Gouffres et Brasiers*, qui, lui, a composé non point un simple distique, ni même un sonnet dans la tranchée, mais tout un opulent recueil de poésies, orné d'une préface manifeste. Ah ! notre brave poète zouave ne s'y montre pas tendre pour « les ramasseurs de vieux clichés » belliqueux, pour les écrivains en quête de fructueuse copie martiale... « Le snobisme y applaudit, écrit-il, mais l'on finit de mourir sur ses lauriers devant tous les poilus qui éclatent de rire et... d'un tel rire que les obus s'en étonnent et grognent de rage. Un Hugo viendra peut-être, espère-t-il, qui reprendra l'histoire de ces trois années avec le réalisme lyrique de Hugo. *Pour l'heure, seuls ceux qui ont vu peuvent écrire...* »

Voilà qui est net et martial. Notre héros souffrira-t-il quelques objections ? Si j'ai bonne souvenance, c'est le boiteux Thersite — un inapte — qui inventa l'ambe au mètre belliqueux et vengeur. Et sans nous perdre si loin, ni si haut, Hugo, dont il souhaite la résurrection — ce qu'aux Dieux ne plaise ! — et Béranger, et Lamartine, et Gautier, qui exaltèrent, jusqu'à la déification, le Petit Caporal et ses grognards, qui les firent entrer pour l'éternité dans la légende d'Acier, n'avaient guère reniflé, en fait de poudre, que celle azurée de leurs écritures. Fabrice del Dongo, au soir de la

bataille de Waterloo, demandait à toutes les vivandières des nouvelles de la bataille à laquelle il avait assisté sans le savoir. Comme il était dedans, si l'on peut parler si vulgairement en une matière si lyrique, il n'avait rien vu... Rien ! Et qu'était, je vous prie, une bataille d'alors, bien théâtrale, bien ordonnée, comme un menuet, comparée aux *Gouffres et Brasiers* chantés par le lieutenant Georges Grandjean ?

L'ECLAIREUSE, roman, par André Star.

Raymond de Nangeay adore sa cousine Francine de Cerisy, qui adore Raymond de Nangeay, son cousin.

... Tous deux formés d'un sang noble, vaillant (fidèle), Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux L'éclatante vertu de leurs braves aïeux...

C'est véritablement mariage écrit au ciel et au d'Hozer. Mais voilà : tombe de la lune, flanquée d'un oncle chaperon, une Polonoise, sans sou ni maille, qui joue du piano comme feu Chopin, et belle, belle à damner un saint !

Hélas ! le jeune Raymond n'est pas un saint, et son père, un vieux beau qui ressemble au Vert-Galant, non plus. Une coquette de la péronnelle, deux ou trois gargonilles... et les voici coiffés de cette croquette de notes, esroqueuse de coeurs... Elle fait, chez les Nangeay, la pluie et le beau temps. Impatrons dans leur beau château, son oncle, sous couleur d'établir des tennis, fait bétonner pelouses et boulingrins... Ces préoccupations de terrassier, qui passent inaperçues, vous moient sûrement sur la pente du dévouement...

Cependant, la cousine Francine, délaissée, pleurante comme une gouttière, veut offrir à Dieu un cœur dont Raymond ne veut plus.

Eh oui ! vous brûlez ! La belle sirène polonoise n'est qu'une Boche, et son oncle — qui n'est pas son oncle, mais son mari — aussi. Vienne la guerre, et l'horrible couple présidera à l'installation des batteries allemandes sur les tennis débouaillés. Il pillera, avec une méthode scientifique, le beau manoir hospitalier...

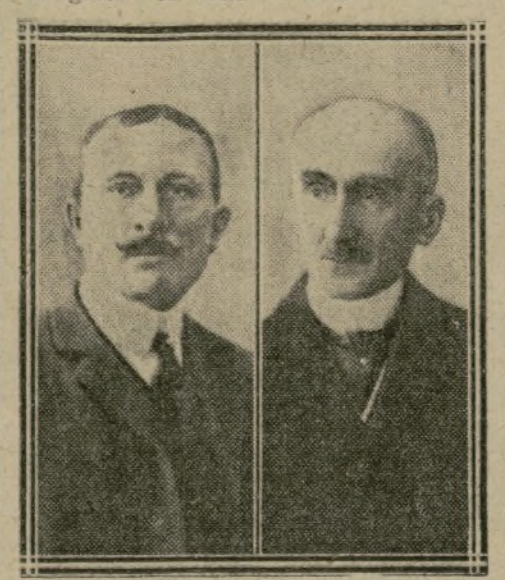
Tant de scléroses mérite un châtiement. Un tir français, chef-d'œuvre de justice et de justice, anéantit, sous une pluie de shrapnells, l'Eclaircisseur et son mari... Raymond, de Nangeay, qui s'est battu comme un lion, revient blessé et repent et plus amoureux que devant, à sa Francine... Ce roman, plus actuel que psychologi-

que, est « ficelé » avec adresse. L'écriture en est alerte.

LA MISSION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE (24 avril-13 mai 1917), par René Viviani, Préface de M. Henri Bergson, de l'Académie-Française.

Le préfacier immortel, qui eut la chance d'entendre un certain nombre de ces discours à Washington, crie littéralement au miracle. Son pragmatisme en est tout déconcerté. Ah ! cela le change des harangues académiques ! Par quel matagabolisme, se demande-t-il avec candeur, — ce serait ironie, si Viviani faisait déjà partie des quarante — par quelle opération magique le chef de la Mission française arrivait-il à captiver, à entraîner des auditeurs dont beaucoup ignoraient le français ? Et pourtant, le fait se produisait invariablement.

Qu'il parlât au tombeau de Washington, au Sénat, à la Chambre des représentants, à l'Université, à la Salle d'Or du « Congress » ou dans les abattoirs... le mi-



M. VIVIANI

M. BERGSON

(Phot. Henri Manuel.)

racie des langues s'accomplissait, comme au jour de la descente embrasée du Paraclet.

Et, sans doute, quelques termes, communs aux deux langues, des noms propres auréolés de gloire, brillèrent, de loin en loin, comme des phares sur une mer obscure et sonore. Mais il y avait aussi, et surtout, ce don physique de l'orateur, cette musique, cette mimique, cette action, cette chaleur, sans lesquelles les discours les plus savamment stylés, les plus laborieusement étudiés, ne sont que vent et cendres.

Quelle soliste séculaire que le vieil adage sans cesse ressassé : « On nait poète ; on devient orateur ». C'est tout le contraire : à la force de s'essimer de la rime, de gâcher du papier et de grignoter ses ongles, on arrive à rimailier tant bien que mal. On décroche, au prix de quelques sueurs, la patente poétique et le laurier sacré. Mais pour l'orateur, bonsoir ! Il n'est pas orateur en chambre... Il lui faut subir le baptême du verre d'eau, affronter la salle houleuse, capricieuse, nerveuse...

Incontestablement, René Viviani est un grand orateur. Il l'est au point que ses discours supportent la lecture, épreuve redoutable qu'on ne peut plus infliger à beaucoup d'orateurs illustres, plus vantés que lui ! Berryer, Favre, Gambetta... Il l'est par la maîtrise de son style, comme aussi par les incorrections glorieuses d'une langue volontairement indisciplinée. Il l'est par la simplicité de ses exordes. Sur de lui-même et de ses auditeurs, c'est par gradations savantes qu'il les enlève de leurs bancs débouaillés et de leurs égoïsmes, jusqu'au vertige de ses péroraisons généreuses. Il l'est, enfin, par le don des images classiques.

A la vérité, si la plus cruelle des guerres n'a pas encore suscité dans le sang et dans le feu, son historien, son poète, son peintre, son caricaturiste, elle a du moins trouvé son orateur : René Viviani.

Jean-Jacques BROUSSON.

THEATRES

Comédie-Française. — Les soirées d'abonnement de la Comédie-Française recommenceront le 6 novembre.

Dernières. — On annonce les dernières d'Une Revue chez Réjane.

Au Théâtre Réjane. — Les « dernières » d'Une Revue chez Réjane attirent le public en foule au joli théâtre de la rue Blanche. Avis donc aux retardataires qui désirent applaudir ces grands artistes qui répondent au nom de : Vera Sergine, Harry Baur, Parysis et... Boucot. Demain jeudi, même spectacle en matinée et en soirée.

NOUVEAU-CIRQUE. 251, rue Saint-Honoré. Métro Opéra, Concorde, Madeleine. CE SOIR, FORMIDABLE PROGRAMME Miss Gilda, Navarro, Paul Gordon, etc. Dem., mat. et soir. — 20 vedettes et attrait. inédites.

Ce soir : Comédie-Française, 8 h. 15, *Primerose*. Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Affaire des poisons*. Gaîté-Lyrique, 8 h. h. *Le Vivandier*. Trianon-Lyrique, 8 h. h. *Paul et Virginie*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *L'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *La Femme de son mari*. Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*. Vaudeville, 8 h. h. *La Revue*.

Châtelet, 8 h. h. *mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche*. 8 h. h. *Le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h. h. *Madame et son filleul*. Ambigu, 8 h. h. *Le Système D*.

Antoine, 7 h. 45, *Le Marchand de Venise*. Athénée, 8 h. 30, *Les Bleus de l'amour* (Leriché). Grand-Guignol, 8 h. 30, *La Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...* Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?* Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *Les Nouveaux riches*. Porte-Saint-Martin, 8 h. 45, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 15, *Chantecog*. Edouard-VII, 8 h. 45, *Le Feu du voisin*. Soix, 8 h. h. *Occupé-j'ai d'émile*.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *La Revue avec Mistinguett* et Chevalier. Loc. Roquette 30-12.

LE LAXATIF IDÉAL, ACTIF ET DOUX
Pruneau Médical d'Agén
LAXATIF FRIANDISE AUX FRUITS NATURELS
Depuis des siècles, la Prune d'Agén ou PRUNEAU D'AGÉN donne d'excellents résultats contre la CONSTIPATION.

Mais dans le PRUNEAU MÉDICAL D'AGÉN, ce sont des bienfaisantes vertus laxatives sont suractivées par une préparation heureuse. C'est une MÉDICATION PARFAITE. Le PRUNEAU MÉDICAL D'AGÉN produit une purgation certaine, douce, sans coliques ni fatigue pour l'estomac. — Il décongestionne, dépure l'organisme.

La boîte de Pruneaux : 0 fr. 90 franco par poste. — Dans toutes Pharmacies. Gros : DROGUEURIE CENTRALE DU SUD-OUEST. — Maison G. THOMAS, AGÉN. DÉTAIL : PHARMACIE CH. ROULLIÈS, 44, rue Montesquieu, AGÉN. A PARIS, PHARMACIE PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée (Gare Montparnasse).

Th. Caumartin, 25, rue Caumartin, 8 h. 30. Come along ! revue franco-américaine. Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 : matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS
Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS
Gaieté-Palace, 8 h. 15, *Une Idylle au pays du feu*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Abolitions journalières ; Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ; Lavage des nourrissons, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

POMMES DE TERRE

100 k., 27 fr. Laigneau, 33, rue de Berne, Paris.

LA HERNIE

N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le *Traité de la Hernie*, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS. Applications tous les jours de 9 h. à 7 h.

Ecole de Chauffeurs-Mécaniciens reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. — BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

TISANE BONNARD DÉLICIEUSE LAXATIVE DÉPURATIVE PURGATIVE 0.80 la boîte toutes Pharmacies.

SAVONS DE MARSEILLE

Savon « Le Plant », caisses de 50 et 100 kil. Pour prix et conditions, écrire à la Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.

L'HIVER Le plus puissant médicament. Gout excellent — Bonne Digestion. C'est la MORUBILINE en Gouttes concentrées et filtrées. Convalescents, Anémiques, Tousseurs, Bronchitiques, Tuberculeux, etc. 1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis. PHARMACIE du PRINTEMPS, 22, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.



Machines à coudre SINGER

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, et, ce qui est le plus grave, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Le quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature MAG. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 287

LITHINÉS

EN COMPRIMÉS de la Société des Eaux de Martigny

Traitement agréable et efficace de l'Arthritisme

L'éti de 12 comprimés pour 12 litres d'eau minérale, 1.75

Toutes pharmacies

